

Longévité posthume ( piphanie, 1989)

Voici une lettre. Je l'ai  rite à une vieille amie et à ses sœurs.   l'approche de la trentaine, elle est entrée dans une communauté de contemplatives cloîtrées, qui vivent du produit de leur ferme. Lors de la liturgie quotidienne du matin, les sœurs lisent les noms de ceux pour qui elles se demandent mutuellement d'avoir une pensée spéciale dans leurs prières du jour.

  la fin d'une de mes visites, au cours d'une pause, j'invitai un groupe d'entre elles à prier tout spécialement pour moi et une vieille dame originale qui avait un pied dans la tombe. La plus âgée des religieuses présentes me dit combien elle s'était amusée, des années plus tôt, quand je leur avais lu le premier jet d'un livre auquel travaillait un excellent médiéviste marxiste. M'appuyant sur ce travail, je leur avais cité des auteurs du XIII siècle évoquant le frisson qu'ils éprouvaient pour ces malheureuses âmes confes es au purgatoire - entre-deux cosmique dont il n'était guère question chez les théologiens antérieurs. Je leur parlai de la communauté des chrétiens morts qui avaient encore besoin d'être purifiés avant d'être admis au paradis, une communauté qui exige la remémoration aimante des chrétiens encore aux prises avec le mal, encore capables de gagner des mérites de ce côté-ci de la mort. La vieille s ur compara alors les souffrances des malades en phase terminale à celles du purgatoire. En dehors de ce cercle de femmes qui avaient choisi une vie d'agriculture contemplative après des études poussées, où aurait pu surgir l'idée de parler avec un humour noir de la population mondiale des patients au stade terminal ou

paraterminal par analogie avec les «  mes du purgatoire » ? J'ai écrit cette lettre en réponse à la suggestion d'Ana. Quand je demandai à la prieure, dont les sœurs ont depuis fait leur abbesse, de m'accorder la permission d'inclure la lettre dans ce recueil, j'ai été surpris du sourire malicieux avec lequel elle m'a répondu « oui ».



Chère mère prieure,

Quand je me suis entretenu avec Vous et avec l'abbesse, après les vêpres de l'Avent, vous m'avez pressé de ne pas oublier mes liens avec vos sœurs. Je puis vous assurer que je n'oublie jamais les racines que j'ai de votre côté de la grille ni la force que je puise dans l'amour de votre communauté. Et aujourd'hui, poussé par vous et la mère abbesse, je vous invite toutes à partager un bout de ma vie. Cette lettre est avant tout un appel à la prière pour une femme démunie en pleine détresse, une femme qui est mon amie. Quelques-unes d'entre vous pourraient bien être conduites également à accepter ces lignes comme une invitation à m'accompagner jusqu'à cette mauvaise Terre Neuve où elle a échoué, et convenir avec moi que cette région mérite votre attention de contemplatives.

Je vous écris comme à quelqu'un qui était déjà mon amie quand, voici un quart de siècle, elle est devenue religieuse. Cela me permet d'écrire librement et de manière personnelle sur un sujet très délicat. Mais vous

aurez remarqué que je m'adresse à vous en tant que « prieure ». Ce faisant, je puis m'exprimer sans m'inquiéter des pièges que recèle le champ de l'intimité et qui gâtent la franchise traditionnelle qui a toujours été, dans l'histoire, le propre de nos communautés ascétiques. Ce que j'écris ne réclame pas le secret, mais une extrême discrétion.

Qu'aucune de vos sœurs ne se scandalise que j'écrive au sujet de deux personnes, moi-même et une amie. Il y a ici quelque chose de concret et d'étonnamment nouveau à propos de quoi nous - vous et l'Église - avons besoin de *discretio*. La discrétion, que Benoît appelait la « mère des vertus », est le discernement mesuré des situations uniques, qui fait de notre obéissance le contraire même de l'enrégimentement. La réflexion que je souhaite encourager requiert de la discrétion de la part du lecteur, sans qu'elle en devienne privée pour autant. L'intimité est une construction sociale toute moderne. Elle relève de l'individualisme possessif qui forme les opinions semeuses de discorde. Ce que je souhaite vous voir partager avec moi, ce n'est pas une opinion, mais une angoisse presque insupportable face à la commémoration des *undead*, des « im-morts », qui ont glissé hors de portée de nos formes de charité ordinaires.

Je désire que vous priiez pour mon amie. Elle est née au début de ce siècle et a été élevée en fille de la haute bourgeoisie, sans jamais être touchée par la foi ; elle n'a jamais goûté la prière. Depuis que je la connais, j'ai admiré et souffert sa beauté morale irréligieuse et étrangère à la grâce. Bien que ces mots puissent paraître choquants dans la langue moderne, je les emploie à dessein, quoique avec une certaine appréhension. Je n'en connais point d'autres qui me permettraient de noter l'absence d'une dimension évangélique qui, de toute évidence, n'implique aucun mal ni ne ternit aucune beauté.

Mon amie était jeune quand elle a quitté son pays. Elle l'a fait en signe de protestation contre une famille philistine, contre le mal nazi et comme substitut au kitsch dans lequel d'autres membres de sa classe et de sa génération essayèrent de sauver leur conscience. Elle s'installa dans la forêt Scandinave, où elle

vécut dans une indépendance obstinée et solitaire. Elle gagna sa vie en filant, en tissant et en enseignant son savoir-faire dans une école professionnelle. Elle fabriqua aussi des objets abstraits obsédants, les créant à partir du matériau tissé sur son métier. À l'occasion, certaines de ses « sculptures » bénéficièrent d'une reconnaissance internationale. Nous nous sommes connus en discutant d'un long tissu laineux, doux et brun, qu'elle avait lié en nœuds serrés à intervalles réguliers et disposé sur des pointes d'aluminium devant un miroir sans éclat.

Quand mon amie a eu le sentiment que l'heure était venue pour elle de se laisser mourir, elle s'est tournée vers moi. Nous venions de traverser les bois à pied pour nous rendre dans un petit restaurant, où elle commanda avec plaisir une tranche de venaison. Au-dessus des canneberges, elle me parla de sa fin. Dans deux mois, elle descendrait vers la mer, s'assoierait sous un arbre, boirait une bouteille de schnaps et s'endormirait dans la neige. De sa voix âpre et prosaïque, elle me demanda alors de lui trouver quelque chose de plus fort que le schnaps à avaler quand elle aurait atteint son point de chute près de la côte. Mais je savais bien que, étant ce qu'elle était, elle n'avait pas besoin de moi pour obtenir ce qu'elle voulait. Elle fit cette demande parce qu'elle attendait un signe montrant que j'avais accepté sa résolution. Après des décennies d'indépendance circonspecte, peut-être était-elle prête à avouer sa peur à un ami. Elle voulait me serrer contre son cœur à l'heure de s'enfoncer dans les ténèbres.

En ce jour de novembre, je remarquai quelque chose de singulier en elle : une sérénité inaccoutumée, mais avec le sentiment de sa fragilité. Sans un mot de sa part, je compris qu'elle était maintenant prête à sauter le pas et je sus que l'instant était précieux. Les systèmes Scandinaves de protection sociale sont terriblement vigilants et intrusifs. L'« art de mourir » ne resterait plus très longtemps à sa portée. Comme elle parlait, je vis son obstination et son opiniâtreté de toujours se relâcher et entrevis les braises qui rougeoyaient dans son cœur. Avec le recul, il me semble maintenant que c'était le moment redouté à côté

duquel passe le Seigneur. Je ne saurais abandonner l'ancienne maxime: *Timeo Deum transeuntem*.

Cette année-là, sur le même chemin à travers bois, je parlai avec dom Helder Camara du terrain sur lequel l'amitié fidèle entraîne le croyant si son ami est *desgraciado*, « n'est pas en état de grâce ». Comment faire en sorte que mon espoir soit si transparent à cet instant qu'il ne jette sur l'autre l'ombre la plus légère? Helder déclara que la fidélité veut dire se tenir là, conscient de ses mains vides, et sans rien attendre. Il se pourrait bien qu'on ne voie jamais la lueur de la grâce dans le cœur de l'autre. Je me souviens de ses mots autant que de son visage ridé: « Quand tu as les mains jointes, elles sont prêtes pour ce souffle *delicado*, quand l'heure est venue. » Il me montra comment faire.

Avec le recul, j'ai manqué à mon amie. J'ai omis de lui parler de Michel et de ses légions prêtes à la ramasser de sous son bouleau, tout en abandonnant le corps dans la neige. Je n'ai pas su lui répondre en respectant sa liberté. Je ne l'ai pas pressée d'écouter plus attentivement ce que Moïse appelait le « bruissement ». J'ai pris cette question de femme obstinée comme une tentative de plus de sa part pour garder le contrôle de la situation. Je crains aujourd'hui de l'avoir découragée d'écouter le Seigneur, dont elle aurait pu suivre l'appel malgré la totale ignorance qu'elle avait de lui.

Peu après, elle a contracté une pneumonie et s'est enfermée chez elle. Probablement savez-vous qu'en plein XIX^e siècle on appelait encore la pneumonie « l'amie du vieillard ». Mais l'État soignant ne pouvait la laisser tranquille. Ses agents crochetèrent la serrure à temps pour lui administrer des antibiotiques. Depuis, il est trop tard. L'aide sociale et la médecine l'ont brisée et embrouillée, ont fait d'elle une malade hospitalisée. Désormais, elle se tracasse à longueur de journée, se demandant s'il y aura de nouveau un lit pour elle cette nuit dans la clinique où elle a été placée. Elle a manqué l'heure de sa mort. Elle l'a laissée filer et a perdu ce désir automnal de s'en aller.

Pendant plus de soixante années, elle avait forgé son *bios*. J'emploie ce mot grec, par op-

position à *zôê* et *psuchê*, parce que notre mot « vie » ne saurait rendre le sens fort de *curriculum vitae* qu'exprime *bios*. Des décennies durant, elle avait laissé ses traces sur tout ce qu'elle touchait, avant d'être à son tour façonnée par ces traces. L'attrapant en danger de mourir, la société l'a privée de son *bios*, de sa forme de vie propre. Ainsi dépouillée, elle a perdu la capacité de se débrouiller. Loin de ce que saint François appelait « dame Pauvreté », elle est entre les bras de gardiens professionnels. Ils s'assurent qu'elle ne retire pas son manteau. Quand elle me parla, à l'auberge, j'eus le vague sentiment qu'elle était prête à se défaire de tout ce qui l'encombrait (*Nudus nudum sequere Christum* était une devise chère au XIII^e siècle), quand bien même elle n'avait pas idée de qui elle suivait. Voici qu'elle est en sécurité, entourée de soins. L'acte personnel du mourir, ici exprimé par un verbe intransitif, est hors de sa portée. Maintenant qu'il est trop tard pour une mort élégante, elle est devenue une femme effarouchée qui esquive la mort. À quatre-vingts ans, on l'a socialisée parmi les personnes âgées. Tôt ou tard, le médecin de la maison écrira sur sa feuille « plus de réanimation ». Telle est la femme dont je vous demande de vous souvenir dans vos prières du soir, quand les lumières de la chapelle s'éteignent, quelque part entre *fidelium animae et fratribus nostris absentibus*.

Cependant, ce n'est pas seulement à la commémoration de mon amie que je voulais vous associer. Il en est aussi des millions d'autres dans la Terre Neuve où elle est entrée. Et ce passage d'elle à eux, de l'amie dans la détresse aux habitants des taudis psychiques n'est pas chose facile. Je ne puis réfléchir à son état sans être forcé de m'interroger: « Ne pourrais-je la prendre avec moi? », ou: « N'y a-t-il pas un ami dans les parages qui pourrait l'inviter? » Aussi longtemps qu'elle respirera, le « Pourquoi ne puis-je pas? » me hantera. Mais je ne peux laisser cette angoisse me distraire de la question que nous devons poser. Ce n'est pas la qualité des soins sous lesquels cette amie survit qui est en cause, mais le fait que, après s'être confiée à moi, elle a perdu ce qui aurait pu être le dernier moment auquel accepter sa mort.

Il est clair, je l'espère, que je ne pose pas le problème de l'euthanasie, ni celui de la pratique du médocide (qui, dans la terminologie que j'emploie, suppose le jugement d'un comité d'éthique sur l'arrêt des systèmes de soutien de la vie). J'explore deux aspects de l'amitié caractéristiques de la fin du xx^e siècle : le respect de l'amie qui juge que l'heure est venue pour elle de choisir entre mourir maintenant et être arrêtée plus tard, mais aussi le mode de présence spirituelle à elle, une fois passé le moment de décision.

De surcroît, je veux pouvoir réfléchir sans être paralysé par le spectre du suicide. Mon amie eût été plus que satisfaite si je lui avais offert une bouteille de bon whisky enveloppée de feuilles couleur d'automne. Ce qu'elle me demandait, ce n'était pas du poison, mais une marque de confiance inconditionnelle. Je puis vous assurer qu'à ce déjeuner elle n'envisageait pas de se tuer elle-même. Elle voulait mourir avant qu'il fût trop tard pour consentir à sa mort. Elle souhaitait explicitement ne pas être recrutée dans cette région limitrophe où végètent aujourd'hui des millions de personnes qui ne sont ni ici ni là.

Nous nous sommes rencontrés pour la première fois en 1975, lors d'une conférence de l'Organisation mondiale de la santé, à Copenhague, où je devais aborder l'expropriation médicale de la santé, l'infirmité, la guérison et la mort. Depuis lors, elle avait réfléchi au Nulle Part dont je parle. Elle avait compris que, en tant qu'habitant vieillissant du premier monde, vous êtes promis à cet état dans lequel on vous rend impuissant face à la mort, à moins que vous ne preniez la décision de ne pas vous laisser prendre, mort ou vif. Tels sont les prochains que je vous demande de reconnaître dans vos prières, ceux dont le *bios* en tant que personnes est terminé, mais qui continuent de rôder au seuil de l'éternité du fait des techniques modernes.

Je ne sais quel mot choisir pour me référer à cet état de suspension sans but, d'*a-topia* spirituellement débilite. L'une des raisons pour lesquelles les mots me manquent, c'est que la chose elle-même est nouvelle, qu'elle est un résultat du succès récent de la société dans la guerre contre la mort. Je ne parle

donc pas du monde des personnes âgées. Les vieux ont toujours été parmi nous. Je ne parle pas non plus des décrépits. Chaque société traditionnelle avait sa voie à elle, pour eux comme pour les fous ou les monstres. Une culture leur donnait plus de place, une autre moins. Je ne suis pas non plus de ceux qui, dans la langue d'Hippocrate, sont entrés dans l'*atrium mortis*, l'antichambre sur la route des ombres. Dans la tradition grecque, arabe et européenne, la tâche du médecin était de rétablir le seul et unique équilibre des humeurs, jamais de livrer bataille contre la mort. Il était formé à reconnaître les signes hippocratiques sur le visage du patient, ce regard éteint qui montrait que les humeurs du patient étaient irrémédiablement déséquilibrées. Quand son art lui indiquait qu'il se tenait au chevet d'un mourant, le médecin devait restituer 'ses honoraires et quitter une pièce qui avait cessé d'être une chambre de malade. Le serment d'Hippocrate, qui interdit au médecin tout vain effort en vue de guérir un agonisant, a été dénaturé par les interprétations des hellénistes du xix^e siècle. La halte au seuil de la vie, sur la rive du Léthé – l'arrêt avant la dernière étape –, a été corrompue par l'état de patient en phase terminale.

Parmi ceux qui ne sont pas victimes d'un accident d'automobile, d'une balle ou d'une attaque massive, neuf Américains sur dix finissent comme patients au stade terminal et deviennent les objets d'une gestion médicale qui les prive de la chance de jamais mourir. Le médocide intensif a remplacé les affres de la mort dépeintes dans des centaines d'illustrations de l'*ars moriendi*. Si vous récitez encore les litanies ou le *Proficiscere anima christiana*, vous le faites dehors, dans la salle d'attente, histoire de ne pas gêner les systèmes de prolongation de la vie. Vous priez pour ceux qui ont manqué l'occasion de mourir quand ils étaient encore en état de le faire, ceux pour qui les soins et la technologie moderne tiennent la mort en respect. J'attire votre attention sur ces limbes nouvelles.

Enfin, je ne demande pas – pour l'heure – ce que les médecins, les travailleurs sociaux ou les responsables politiques devraient faire de ou à ces hommes d'un genre nouveau, ou

encore ce que devrait être leur statut dans la loi. Ils sont devenus des pupilles pour de nouvelles carrières. Ils sont désormais tellement utiles pour tant de gens que, pour cette seule raison, le point de vue que je propose est devenu tabou. Je suis bien convaincu que la grille pourrait protéger votre communauté de ce mal du temps si vous vous prononciez, par principe, contre toute prolongation de la vie de ses membres. Plus encore, votre décision pourrait amorcer une reconnaissance publique de ce mal et de ses remèdes.

Ce que je recherche, toutefois, ce n'est pas le témoignage d'un mourir élégant que vous pourriez donner, mais plutôt l'inclusion des immortels dans votre liturgie. De ceux qui sont pris dans ce nouveau mal, je vous demande de faire les bénéficiaires de votre action contemplative, de les considérer comme des frères et des sœurs pour qui vous offrez des prières, ainsi que les Bénédictins l'ont fait, au moins depuis la fondation de Cluny, pour les âmes en peine qui attendent à la porte du Ciel. Et je vous demande votre aide pour que ceux d'entre nous qui n'avons pas encore été pris par ce fléau apprennent à éviter ce « destin » particulièrement moderne. Moi-même je demande cette grâce chaque fois que je récite le *Je vous salue Marie*: « Priez pour nous maintenant et... que nous ne manquions pas l'heure de notre mort. Amen. »

J'ai mentionné Cluny à l'instant. Je l'ai fait parce que vous êtes des bénédictines et que je veux en appeler à votre histoire familiale. Cluny est le symbole de maintes innovations, dont celle de l'« Église souffrante » au purgatoire. C'est seulement à partir du XIII^e siècle qu'on a considéré le purgatoire comme un lieu à part, avec les « âmes en peine » qui devaient prendre une grande importance dans la religion populaire, reconnues comme la communauté la plus démunie au sein d'une Église tripartite. Depuis un bon millénaire, l'Église priait pour les défunts. Elle l'avait fait avant que cette distinction ne fût partie de la croyance et de l'iconographie, avant que le culte des âmes en peine ne trouvât sa place solennelle dans la liturgie.

Sans entrer dans la théologie ou l'histoire des idées, j'ose suggérer une similitude.

L'Église a toujours prié pour les gens à part : les malades, ceux qui sont chargés du pouvoir de gouverner, ceux qui sont soumis à des tentations particulières, les voyageurs et les agonisants. Vinrent ensuite s'y ajouter nos frères et sœurs disparus. En cette fin de XX^e siècle, l'heure a sonné de reconnaître une autre communauté qui, comme les âmes en peine, est marginale d'une manière unique. Ce ne sont pas ceux que, depuis le Moyen Âge, les chrétiens, après leur trépas, ont imaginés comme des « âmes en peine » souffrant de la frustration temporaire de leur aspiration à la paix finale. Non, ma pitié va aux membres de la nouvelle classe de ceux qui sont *excessivement conscients du risque*. Les probabilités calculées les empêchent de jouir du présent et d'affronter, comme le suprême défi, le seul événement certain de leur vie. Leur abandon à la science et à la technique, au bien-être et à la bureaucratie, les a collés à leur corps. À un stade toujours plus précoce de leur vie, ils entrent dans cet âge du gaspillage. Je vous demande ici d'inclure dans votre *memento* liturgique tous ceux qui souffrent de l'atrophie progressive de ce qu'il faut pour mourir.

Voici vingt ans, l'atrophie de la mortalité consciente était un sous-produit maudit de l'abondance. Seuls les gens habitués aux niveaux de vie de l'Atlantique Nord encourageaient alors l'idée contre-factuelle que l'argent consacré aux soins des personnes âgées pouvait accroître leur espérance de vie à l'âge de la retraite. Ce n'est plus le cas. Le comportement conscient du risque et donc préventif est devenu un devoir personnel. Très tôt, on apprend aux enfants à connaître les catégories de risque particulières dans lesquelles ils entrent. Ils sont habitués à comprendre ce qu'ils font maintenant au regard d'un avenir dont on a calculé pour eux le degré de probabilité, et à comprendre l'avenir comme une chose qui les frappera du fait qu'ils ne se sont pas prémunis maintenant. Cela les forme à vivre dans un Nulle Part, plus précisément dans un « ni maintenant ni alors ». Cet enfer *a-topique et a-chronique* convient aux consommateurs standard de l'Atlantique Nord, aux habitants des taudis brésiliens programmés pour la piqûre à domicile qui les engourdit un

mois durant, aux vieilles religieuses qui s'occupent à côté de noviciats obsolètes. Je vous demande de faire place dans votre *memento* à tous ceux qui sont fourvoyés dans ce Nulle Part.

Ma chère sœur! Une circonstance particulière fait qu'il nous appartient à tous les deux de nous préoccuper de sauver l'heure du mourir à notre époque. C'était il y a quarante ans. Vous vous apprêtiez à prendre le voile et j'ai reçu une lettre de votre mère abbesse m'invitant à présider la cérémonie. Me préparant, je me souvins d'une chose à laquelle vous aviez fait allusion lors d'une précédente conversation: les sens différents que les époques successives donnent à des coutumes et à des pratiques monastiques qui n'ont pas changé.

Cela me conduisit à parler du voile que porte à la fin du xx^e siècle une femme qui s'est consacrée à regarder Dieu en face dans une vie de prière. Une femme sachant que cette prière est une aventure quotidienne dans une obscurité toujours plus épaisse et qui atteint son point d'orgue à la dernière heure, quand la foi cesse tandis que la vision éternelle est encore à venir. Une femme sachant que ce genre de prière ne saurait se manifester que dans son visage, ses yeux. Elle pourrait bien porter le voile non pas pour se protéger, mais pour protéger les autres de son regard dans l'invisible.

De la tradition médicale antique de l'Occident, nous avons hérité une doctrine permettant de reconnaître le moment auquel le malade entre dans l'atrium de la mort. Le soignant grec était censé repérer le regard absent du païen quittant les rives de ce monde pour monter sur le bac qui lui ferait traverser le Styx. La médecine galénique faisait obligation aux médecins de reconnaître ce regard, et nombreuses sont les facultés de médecine américaines qui dispensaient encore un cours sur la *facies hippocratica* jusqu'à la grande réforme de 1911. Le médecin devait connaître les signes indiquant le moment à partir duquel tout effort de guérison serait intempestif.

Cependant, ce n'est pas la *facies* de la tradition médicale qui réclame un voile, mais plutôt le regard de la foi; le visage de qui ose croire en un Dieu personnel, qui s'est fait

homme, et auquel le croyant fait face somatiquement dans la personne de son prochain. Le regard de qui sait que la foi est toujours aveugle, mais qu'elle est aussi aveuglante.

Dans notre génération, le témoignage donné par des communautés de chrétiennes cloîtrées et voilées prend une importance nouvelle. Il est encore ce qu'il a toujours été: le rappel sévère de laisser l'ombre de la Croix tomber sur la condition humaine. D'accepter la mortalité non pas comme des héros tragiques, mais en humbles chrétiens. L'existence d'une communauté comme la vôtre atteste la possibilité de vivre au sein de l'Absurdie en se préparant à l'acceptation délibérée et intransitive de la mort. Signe de la délicatesse avec laquelle vous cachez votre regard toujours terminal à ceux qu'il pourrait épouvanter, le voile pourrait bien vous rendre accessibles à eux à l'heure cruciale.

J'ai encore des remords de ne pas avoir acheté le schnaps pour mon amie solitaire, coriace et mécréante. Je regrette encore de n'avoir pas célébré avec elle l'intuition qu'il faut résister à tout prix au « complexe des services sociaux fournissant la mort » des pays Scandinaves. Je suis triste de n'avoir pas levé mon verre de schnaps à son intention impie, mais probablement sage. Cela aurait dû être l'occasion appropriée de regarder ensemble vers nos morts comme une reddition plutôt que comme la fin. S'il vous plaît, priez pour que Dieu surprenne mon amie dans son dernier souffle!